

La sainteté de Jésus ou l'homme normal. Partie 2, Essai de solution

Autor(en): **Gilard, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **31 (1898)**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379652>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA SAINTETÉ DE JÉSUS OU L'HOMME NORMAL

PAR

L. GILARD

pasteur.

DEUXIÈME PARTIE ¹

Essai de solution.

CHAPITRE PREMIER

Position de la question.

Que vaut la formule à laquelle nous avons abouti dans la première partie de ce travail ?

Nous espérons que vous y voyez autre chose que ce qu'elle vous paraîtrait peut-être si elle s'offrait à vous indépendamment de ce qui précède et dont elle est la conclusion, c'est-à-dire un vain cliquetis de mots contradictoires que leur simple rapprochement suffirait à montrer vides de sens.

Toutefois cette formule, pour se justifier complètement, a besoin d'explications nouvelles. Elle exige une réponse à cette question qui s'impose tout d'abord : Comment une même sainteté peut-elle être à la fois complète et incomplète, parfaite et imparfaite ? Comment est-il permis de dire d'un même être qu'il est à la fois l'homme normal, vraiment et complètement

¹ Voir la première partie, livraison de mai, p. 201.

normal, et l'homme encore en voie de *devenir*, en marche vers la possession des biens de l'Esprit dans sa plénitude ?

Telle est la question qu'il convient maintenant d'examiner.

§ 1.

Et avant tout dissipons une équivoque possible.

On pourrait appréhender que la solution de cette sorte d'antinomie ne consistât au fond à la supprimer en affaiblissant l'un de ses termes, celui de sainteté parfaite, de manière à le rendre par une sorte de grattage synonyme du second, celui de sainteté imparfaite et relative.

C'est ce que se bornent à faire, si je ne me trompe, bon nombre de théologiens avec lesquels je déclare me sentir en communion spéciale et intime de préoccupations et d'esprit.

Désireux, avec raison, d'une part, de maintenir résolûment dans leur notion du Christ *cette humanité de nature* sans laquelle son œuvre est pour nous sans valeur, son exemple est inutile, ses expériences nous sont inaccessibles, son histoire est pure fantasmagorie et sa révélation s'évanouit ; convaincus, d'autre part, et non moins justement, que, de l'homme à Dieu, quelque haut que l'homme s'élève, il reste toujours l'infériorité spirituelle et la subordination morale du premier au second, ces théologiens exprimeraient ainsi, ou à peu près, ce qu'ils conçoivent des rapports de Jésus avec la vie morale :

« La grandeur spirituelle de Jésus est immense. Il est le plus grand et le plus saint des hommes. Il l'est incomparablement. Il l'est à tel point, toutes les lignes maîtresses de la vie spirituelle et selon Dieu sont en lui si merveilleusement accusées, que nous trouvons dans sa personne et dans son œuvre tout ce qu'il faut faire et tout ce qu'il faut croire, tout ce qui porte au repentir, tout ce qui éveille en nous les nobles ambitions de la vie de l'esprit, tout ce qui produit en nos âmes la paix, la joie et la force par la foi, l'espérance et la charité.

» Et que faut-il de plus ?

» Mais cette admirable sainteté de Jésus reste pourtant limitée, précisément parce qu'elle est humaine. Et qui dit limitée dit par cela même essentiellement imparfaite. C'est ce qu'il ne

faut pas oublier un seul instant, sous peine de ne plus nous entendre nous-mêmes. Ce n'est que dans un sens oratoire, et non scientifiquement précis, que nous pouvons parler de la sainteté complète et parfaite de Jésus. L'imperfection qui était en lui parce qu'il était homme a dû marquer dans sa vie. Admettons si vous voulez que rien ne la mette en saillie dans son histoire ; disons mieux, dans les quelques épisodes d'une courte période de son histoire qui nous sont relatés, — et encore, non sans esprit de tendance ! — dans nos *Evangelies*. Mais si nous connaissions la totalité de ses actes, de ses pensées, de ses sentiments, de tout ce qui aurait une place nécessaire dans un exposé fidèle et complet de sa vie intérieure et extérieure, de sa naissance à sa mort, nous y trouverions à coup sûr, non seulement l'imperfection, mais *des imperfections*, des fautes positives d'omission et de commission, sans lesquelles, encore une fois, il ne serait pas un homme. Nous y trouverions, tranchons le mot, *des péchés*. L'existence en lui de ces fautes positives, n'est-ce pas là ce qui seul explique et justifie sa déclaration solennelle que « Dieu est le » seul bon ? » C'est bien aussi ce que nous entendons tout au fond de notre pensée quand nous disons de sa sainteté qu'elle était imparfaite, incomplète, croissante et relative.

» Ne nous payons donc pas de mots. N'allons pas, même sous prétexte de glorifier Jésus, être infidèles à l'inspiration maîtresse de celui qui fut surtout « le témoin de la vérité. » Gardons-nous de lui attribuer une perfection hors des conditions de la nature humaine qui fut la sienne, c'est-à-dire une perfection purement imaginaire et chimérique. »

§ 2.

Messieurs, après tout ce que je vous ai déjà dit, je n'ai pas besoin de protester que je crois aussi fermement que qui que ce soit à la réalité de la nature humaine de Jésus. Cette humanité de la nature du fils de l'homme est tellement importante, et aussi tellement évidente, que je n'aurais pas le courage de discuter avec qui la méconnaîtrait.

Je reconnais aussi que cette humanité implique forcément :

l'imperfection en un sens, le progrès, le caractère relatif de sa vie morale.

En outre, je sens comme vous toute la difficulté du problème posé à l'esprit du théologien, par les deux termes que j'ai essayé de mettre en relief dans la conscience de cette personnalité si haute et si complexe.

Enfin je ne me refuse pas à serrer d'aussi près que possible les termes de ce problème : *Qu'est-ce qu'une imperfection qui se concilie avec la perfection, et une perfection qui s'accommode de l'imperfection ?*

Mais, quelque difficile que soit la conciliation de ces termes opposés, je ne me sens pas le droit de trancher la question en coupant au plus court, ni de supprimer le problème en rayant l'un de ses termes.

Or, c'est ce que nous ferions en nous arrêtant à un point de vue qui reviendrait, en somme, à celui-ci : La sainteté de Jésus signifie simplement qu'il est moins pécheur que les autres.

Cette conclusion, pour plausibles et justes que soient telles considérations invoquées à son appui, ne nous satisfait pas. Elle ne répond pas à notre sentiment de la maîtrise morale de Jésus.

Cette conscience si profonde de son immunité à l'égard du mal, qu'implique sa communion paisible et constante avec le Père, sollicite une autre solution.

Pour nous arrêter à celle-là, il faudrait que nous ne pussions en toute sincérité et droiture faire autrement ; qu'il nous fût impossible de concevoir une *sainteté relative, une vie morale progressive*, et tout à la fois *pleinement conforme avec la vocation d'un être spirituel sur la terre*. Il faudrait, en d'autres termes, qu'il impliquât contradiction d'admettre une *imperfection sans culpabilité d'aucune sorte* ; une infériorité à l'égard du bien objectif absolu, mais soustraite en même temps à toute atteinte du péché dans le sens le seul grave et le seul réel de ce mot.

CHAPITRE II

De la distinction entre l'imperfection objective
et le péché imputable.

§ 1.

La notion d'une imperfection compatible avec l'absence de péché et l'immunité complète à l'égard du mal n'est pas contradictoire.

Formuler cette solution avec une clarté suffisante et l'établir sur des bases solides pour la comparer ensuite à l'image de Jésus, telle est la tâche qui s'offre inévitablement à nous à ce point de notre travail.

Je vous avoue humblement, messieurs, que devant cette tâche je me sens fléchir. Elle exigerait en effet une théorie de la volonté, de la liberté et du péché. Et pour dresser ici, de toutes pièces, une construction si complexe, la culture philosophique, l'habitude des travaux de ce genre, le temps et le talent d'exposition me font également défaut.

Pour toutes ces raisons, je me bornerai à la tentative de condenser en quelques thèses la substance, si importante soit-elle, de cette partie du sujet dont il vous a plu de m'imposer le lourd fardeau.

§ 2.

Voici ces thèses :

a) Le déterminisme, qui, mis absolument et sans réserve à la base de la théorie de la volonté, aboutit à nier le monde moral et à ruiner le fondement de la certitude, gouverne cependant une notable *partie* de l'activité intérieure et extérieure de tous les hommes.

b) L'activité humaine est soustraite à l'intervention de la liberté, *totalemment dans la première période* de la vie de l'individu, et *partiellement dans la période ultérieure*, qui commence avec ce qu'on appelle, d'un terme vague mais pourtant substantiel, l'âge de raison.

c) Toute volition, *dans les cas visés ci-dessus*, est la résul-

tante nécessaire d'un état de choses antérieur. Elle ne pourrait être autre que ce qu'elle est, les circonstances restant les mêmes. Les éléments générateurs de cette volition sont exclusivement la nature de l'individu, son éducation, son tempérament, sa situation, son état d'âme au moment où la volonté se produit. Celle-ci en est la conséquence naturelle et inmanquable, et, comme on l'a dit, « l'exposant de l'âme » à ce moment-là.

d) Il en est toujours ainsi lorsque, pour l'homme appelé à prendre une résolution, — cette résolution fût-elle par ses conséquences de qualité morale objectivement, — la question de l'*obligation* ne se pose pas subjectivement dans sa conscience; lorsque, en d'autres termes, les seuls motifs qui le sollicitent consciemment dans un sens ou dans l'autre sont des *avantages* et des *intérêts* de diverses natures. La délibération qui peut précéder l'acte de volonté est, *alors*, un simple calcul. Elle participe de la nature, dénuée de moralité, de toutes les opérations de ce genre.

Ce calcul peut être bien ou mal conduit, exact ou inexact, et les intérêts en vue atteints ou sacrifiés. Mais dans les opérations dont l'âme est alors le théâtre, il n'y a pas plus de place pour la liberté morale que dans les actions et réactions des systèmes de forces dont s'occupe la mécanique.

e) Par contre, il en est tout autrement lorsque la résolution à prendre *met en jeu le sentiment conscient d'une obligation morale* imposant un sacrifice. Dès qu'intervient, comme élément de volition soumis au choix de l'âme, l'impératif catégorique, ou l'instinct constitutif en nous de la vie supra-animale, alors la liberté morale entre en action.

f) La liberté morale est uniquement le pouvoir d'accueillir ou d'écarter l'impératif catégorique. Cette puissance indéterminée, s'il est permis d'ainsi dire *cet élément d'absolu* en l'homme, échappe à l'expérience. Elle est inaccessible même à l'imagination. Son existence se pose à priori comme un postulat nécessaire des faits de conscience. Elle se conclut à posteriori de certains de ces phénomènes comme le remords et la satisfaction morale.

g) Nous admettons l'intervention de la liberté uniquement dans l'état de tentation. Nous déclarons impossible à prévoir l'issue d'une vraie lutte morale. Au contraire, le choix entre de purs avantages individuels pourrait être toujours prévu pour qui connaîtrait suffisamment le sujet délibérant. (Entre une somme d'argent et une œuvre d'art, l'avare, ignorant que l'œuvre d'art vaut de l'or, choisira sûrement la forte somme, et l'artiste non besogneux, le tableau.)

h) La liberté, qu'on a justement appelée le pouvoir de produire des commencements nouveaux, justifie cette appellation à deux points de vue: d'abord, elle introduit dans l'ensemble des événements qui entrelacent sur la trame du possible le tissu de l'activité universelle, des faits, moteurs aussi, qui y agissent indéfiniment par leurs conséquences. Mais surtout la liberté introduit de graves modifications, bienfaisantes ou mal-faisantes, dans l'âme qui est le théâtre de son action. Cette force, indéterminée et invisible tant qu'elle reste en puissance, devient, dès qu'elle entre en acte, *natura naturata*. S'il est permis d'ainsi parler, elle accroît en bien ou en mal la substance de l'âme. Elle y fortifie les tendances déjà existantes, homogènes à l'acte issu d'elle. Elle déplace le champ et modifie la nature des tentations à venir. Si elle a décidé en faveur de l'obéissance et du sacrifice, elle aboutit à un surcroît de lumière, de force, de paix, de vie éternelle. Dans le cas contraire, elle se résout en un élément nouveau de ténèbres, de troubles, d'énervement spirituel, de prépondérance de la vie animale, et fait ainsi « venir sur nous la condamnation et la mort. »

i) Enfin, le domaine de la liberté est exactement celui de la responsabilité. De même qu'il n'y a liberté que là où il y a lutte morale, de même il n'y a responsabilité, jugement exercé sur le sujet agissant, perte ou conquête d'un élément de vie supérieure, péché ou sanctification au sens propre, que là où il y a tentation. Tout ce qui se produit dans la vie en dehors des tentations, étant un développement nécessaire aussi déterminé que l'évolution de la vie végétale ou animale, ne saurait être que par un abus des termes, qualifié de sanctification ou de

péché. Il est dépourvu de caractère moral et n'a rien d'imputable, soit en bien, soit en mal.

§ 3.

Relevons pour y insister, dans les considérations générales ci-dessus, deux points principaux, d'où naîtra, si je ne me trompe, la notion de l'*homme normal*, d'une vraie et parfaite sainteté humaine compatible avec l'imperfection *objective*, avec la croissance et le progrès moral. Ces deux points visent le *domaine de la liberté morale* — domaine qui se déplace pour chacun dans un sens ou dans l'autre en vertu même des actes de liberté qu'il accomplit — et le *champ*, — corrélatif et co-étendu — *le seul* où il puisse y avoir pour chacun *responsabilité*, péché effectif et sanctification effective.

D'abord le champ du possible n'est indéfini qu'hypothétiquement et dans nos conceptions abstraites. Concrètement et pour tout homme vivant, il est assez étroitement limité.

Le domaine où peut hypothétiquement s'exercer la liberté du genre humain s'étend bien des derniers bas-fonds où ferment l'amas chaotique de tout ce qu'il y a de pire comme désordres, violences, corruptions, jusqu'aux sommets où s'épanouit la vie de l'esprit dans ses manifestations les plus divines. Mais de ce domaine chacun n'occupe qu'une partie. A chacun est assigné un champ particulier où il peut à son gré cultiver du froment ou de l'ivraie ; autour de lui et devant lui s'étend comme une *zone spéciale* dans laquelle seule peuvent surgir pour celui qui l'habite des sollicitations à ce qu'il sent être le bien ou des impulsions vers ce qu'il sait être le mal. Rien hors de ce milieu ne le pousse à agir. Rien n'appelle son vouloir. Hors de cette zone ses regards mêmes ne portent pas. *Chacun est tenté à sa taille*. Les appels au bien ou au mal qui sollicitent chacun sont en exact rapport avec la stature morale à laquelle chacun est parvenu. Cette stature actuelle est elle-même pour chacun le résultat, complexe mais rigoureusement exact, de ses origines, de l'éducation qu'il a reçue, du milieu qu'il habite, des influences dont il a bénéficié ou souffert, et de *l'usage qu'il a fait antérieurement de sa liberté*.

Selon une expression familière à l'anglais et dont le sens est des plus clairs et des plus suggestifs, chacun de nous habite une *debateable land*, une *terre de contestation*, analogue à la région frontière de deux états ennemis et théâtre de leur luttes séculaires. Ce territoire contesté, entre le mal qui nous attire et le bien qui nous appelle, est le seul où soient réellement possibles pour nous les luttes de la liberté dans cette vie morale qui est « un train de guerre. »

De plus, cette zone des seules réelles sollicitations au bien et au mal qui peuvent s'exercer sur les hommes n'est pas la même pour tous. Par exemple, elle est à beaucoup d'égards autre pour un sauvage, autre pour un civilisé, autre pour un homme d'autrefois ou pour un homme d'aujourd'hui. Elle varie avec les temps, les climats, les tempéraments, le degré d'instruction, la profession, bref avec toutes les circonstances qui nous entourent, dont chacune a ses avantages spéciaux et ses tentations spéciales. Chacun a ses *besetting sins*, ses péchés « agressifs » ou « assiégeants, » comme la Bible anglaise traduit d'Hébreux XII, 1, « Le péché qui nous enveloppe aisément. » Plus souvent et plus dangereusement que tout autre, l'homme de guerre est tenté de se laisser aller à la violence, l'avocat au mensonge, l'homme d'affaires au gain deshonnête, l'homme d'église au jésuitisme, l'indigent au larcin, le grand personnage à la morgue hautaine. Et inversement, il est des carrières qui sont un soutien, en exigeant, sous peine d'immédiate déchéance, le souci constant de la probité et de l'honneur ; d'autres qui appellent à toute heure l'attention, comme à une nécessité d'usage courant, sur le sacrifice, dû au devoir, de ses aises, de ses biens et même de sa vie.

Pour préciser davantage, il est des vices universellement jugés honteux et bas, dont la puissance de séduction est redoutable pour tels de nos frères, et qui ne nous inspirent, à nous, qu'éloignement et dégoût. Ces vices-là, au point où nous en sommes, nous n'avons pas, ou nous n'avons plus, à les repousser au prix *d'une lutte quelconque*.

En revanche, que d'autres convoitises, que de sollicitations à ce qui est le mal aussi, quoique sous une forme moins

vulgaire et moins répugnante, mais contre lesquelles, livrés à nous-mêmes, réduits à la quantité de force morale déjà réunie dans cette nature concrète et de valeur moyenne qui est la nôtre, nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu.

Et à ces convoitises, à leur tour, trop puissantes pour des âmes médiocres, et qui sont pour ces âmes comme la zone dangereuse de la forteresse du mal, — à ces convoitises, d'autres hommes, meilleurs et plus grands, sont inaccessibles. Elles sont trop au-dessous d'eux. Peut-être doivent-ils à des circonstances meilleures qui ont précédé et préparé leur naissance ou entouré leur berceau, une situation plus avantageuse dès le début. Peut-être est-ce à de longs et persévérants efforts déjà accomplis qu'ils doivent d'avoir poussé plus loin les frontières de leur domination spirituelle. En tout cas, autre est le domaine qu'ils ont à conquérir dans l'immense territoire spirituel graduellement soumis à la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Plus avant s'étend pour eux *la terre de la contestation*. Plus haut sont les champs de bataille où ils suent le sang et l'angoisse en invoquant à l'appui de leur faiblesse la « loi de l'Éternel qui restaure l'âme, » le céleste Idéal vivant et aimant qui est leur guide, leur appui et leur victorieuse inspiration.

En résumé donc, le domaine de nos tentations, et par suite de notre liberté, est limité. Ce champ se déplace comme les frontières d'un état qui a remporté de grands succès militaires ou subi les amertumes de la défaite. Il se déplace selon les modifications de notre nature morale, modifications qui sont pour nous le résultat inévitable de la vie. Fidèles à notre vocation nous nous élevons. Des sources de transgressions se tarissent. Des penchants autrefois redoutables s'atténuent, s'éloignent à perte de vue et d'attrait. Notre vue s'étend, à nos regards surgissent des devoirs nouveaux. Des appels nous sont adressés à des œuvres, jusqu'alors inaperçues, d'activité charitable ou de réformation. Infidèles, au contraire, nous perdons du terrain. Nous redescendons; notre vue s'obscurcit, notre force diminue, et les séductions des bas-fonds redeviennent menaçantes.

Mais toujours, quel que soit le degré où la vie nous a élevés

ou fait redescendre, pèse sur nous la nécessité du choix imposée aux êtres libres :

« J'ai mis devant vous la vie et la mort, le bien et le mal, la bénédiction et la malédiction, choisissez¹. »

§ 4.

En second lieu, disons-nous, de même qu'il n'y a de liberté qu'où il y a tentation, de même il n'y a responsabilité qu'où il y a liberté, et il ne peut y avoir péché que là où il y a tout à la fois tentation, liberté, responsabilité.

Cela est si vrai, si évidemment, si indispensablement vrai, qu'il semble inutile d'insister. Mais il n'est rien de plus méconnu dans le langage religieux courant, tout imprégné de la notion outrée du péché et de l'homme que l'Eglise a tirée de certaines expressions de saint Paul et des prophètes : « Ils se sont tous égarés, ils se sont rendus tous ensemble abominables. Du venin d'aspic est sur leurs lèvres. Leurs pieds sont légers pour répandre le sang. Il n'y en a point qui fassent le bien, non pas même un seul. » De grands docteurs du passé, Saint-Augustin, les théologiens de la Réformation, les Jansénistes, ont conclu de là la doctrine de la corruption totale par la chute. En vertu de la chute, l'activité morale de l'humanité est radicalement empoisonnée dans sa source. Les vertus de l'homme irrégénéré ne sont qu'apparentes, « des vices splendides. » La vie naturelle toute entière est coupable et frappée de malédiction.

Mais en vain Pascal apporte à ce dogme l'autorité de son nom et de son génie : « Chose étonnante, dit-il, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché, soit une chose sans laquelle nous ne pou-

¹ Il va sans dire qu'en relevant cette nécessité du choix, nécessaire pour que les voies de Dieu soient équitables et qu'il y ait un monde moral, nous n'oublions pas la nécessité de la grâce intérieure, du secours d'en haut, de la communion avec Dieu dans la prière, pour remporter les victoires de la vie chrétienne. Si Jésus-Christ révélait le secret de sa force en disant : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, » à plus forte raison nous associons-nous à cette humble confession.

vons avoir connaissance de nous-mêmes ! Car il est sans doute qu'il n'est rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu *coupables* ceux qui, étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste, car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de *damner éternellement* un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ?

« Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine ; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. »

Il n'y a pas à s'y tromper, Messieurs, cette page si tragiquement belle nous fait assister à une violence de Pascal sur sa propre pensée. Sans principe générateur dont ce dogme serait la conséquence, en vertu simplement des conséquences qu'il juge nécessaire de tirer de ce dogme, il s'impose d'admettre comme un fait cette culpabilité originelle qui froisse si rudement sa raison et sa conscience. Et il ne voit à coup sûr dans l'affirmation à laquelle il se plie ainsi violemment qu'une légitime mise en œuvre du grand principe qu'il a proclamé ailleurs : *La volonté organe de la créance.*

Certes nous n'oublions pas un seul instant que ce principe est non seulement de Pascal mais de l'Évangile. « Si vous *vouliez* vous connaîtrez.... » disait Jésus aux Pharisiens. La foi en effet est essentiellement un acte de liberté. Il y a, à son origine au moins, une libre détermination de la volonté. Elle plonge sa racine maîtresse dans le sol sacré de l'action morale, le seul qui puisse lui fournir la sève vivifiante dont elle a besoin. Nul de nous sans doute, n'hésitera à reconnaître qu'il nous arrive à tous, une fois ou l'autre, de recourir à ce principe pour appuyer sur cet élément de certitude quelque point fondamental de notre foi. Dans nos vues du monde spirituel il est pour tous

des choses que nous croyons uniquement parce que nous *vou-*
lons les croire.

Prenons-y bien garde toutefois. Quelqu'inévitable que soit, à tel endroit de nos croyances, une opération intellectuelle et morale de ce genre, elle n'est pas pour cela toujours et partout également légitime, car une affirmation établie par ce procédé peut bien rester d'une conciliation difficile avec telle autre également nécessaire sans qu'il y ait là une raison suffisante de l'écartier; mais encore faut-il qu'elle n'en soit pas la négation directe et flagrante. On admet bien, même dans les sciences exactes, des propositions qui ne sont ni des axiomes, ni déduites des définitions et des axiomes, et qu'on appelle des postulats. Mais un prétendu postulat géométrique qui aurait pour conséquence immédiate que la somme des angles d'un triangle vaut plus ou moins que deux droits serait à rejeter d'emblée, sous peine de voir crouler tout l'édifice des vérités géométriques. Il en est de même dans les sciences morales. Le prétendu postulat catholique de l'autorité infaillible de l'Eglise est à l'usage exclusif de ceux qui ignorent que l'enseignement de l'Eglise n'est nullement *quod creditum est ubique, semper, ab omnibus*. Pour ceux qui savent combien cet enseignement est dépourvu au cours des siècles de la foncière et constante unité indispensable à l'autorité qu'on revendique pour lui, il n'est plus permis de faire état de cette autorité. Agir autrement est une prévarication, dont la pénalité est dans le scepticisme qui ronge tout le monde catholique. J'en dirai autant de l'ancien postulat protestant de l'autorité souveraine et infaillible des livres saints. Il est en contradiction élémentaire et flagrante avec l'état d'esprit que crée la moindre lumière sur la nature et le but des livres saints, leur histoire, leur date, leur mode de composition et de conservation. Dans ces conditions, en maintenir la formule sous prétexte de ménager la foi des faibles qui aurait besoin de cet appui, c'est encourir une responsabilité plus grave que celle des pires scandales causés par les pires négations. C'est ouvrir à l'envahissement du scepticisme tout le contenu de la foi protestante.

Il en est de même de ce postulat théologique de la culpa-

bilité originelle ici posé si éloquemment par Pascal. Le principe si vrai, si fécond, si indispensable de « la volonté organe de la croyance » n'a rien à voir ici.

En vain, pour lui donner cours où il n'a que faire, le grand tourmenté des Pensées impose silence (« Taisez-vous, raison orgueilleuse ! ») aux protestations en lui « du roseau pensant. » En vain il veut d'une volonté acharnée, pour maintenir intacte l'autorité d'une tradition consacrée, d'après lui, au cours des siècles par tant de miracles, se contraindre à voir dans le dogme janséniste de la culpabilité transmise le cœur du christianisme et le seul lien d'unité entre la misère et la grandeur de l'homme.

Ce qu'il appelle, avec une amertume si passionnée, « les règles de notre misérable justice » reste malgré tout la base inébranlable de toutes nos convictions.

En vain le sens moral individuel peut errer. S'il était possible de le discréditer dans ses données les plus élémentaires, comme celle qui réproouve « la damnation éternelle d'un enfant incapable de volonté pour un crime commis six mille ans avant qu'il fût en être, » alors tout ce qui repose sur le sentiment de la justice, et la vocation humaine, et le caractère de Dieu, et la notion même du péché, s'écroulerait à la fois. C'est au nihilisme religieux complet qu'aboutirait cette abdication imposée à la raison et à la conscience au profit du dogme de la culpabilité transmise.

S'il est un principe hors de doute, c'est précisément celui-ci, *que la culpabilité ne se transmet pas.*

§ 5.

Ce qui ne veut pas dire, je m'empresse de le déclarer, que la notion du péché originel soit fausse de tout point, et ce terme de péché originel, vide de sens.

Car, par un certain côté, notre état, même moral, dépend grandement de notre origine; et notre origine à son tour — que ce fait soit dû ou non à une chute antérieure de notre race — notre origine est animale, partiellement au moins.

Et si l'on prend le mot de péché dans un certain sens, si l'on

appelle péché, comme on le fait généralement, tout ce qui au cours de la vie humaine universelle est opposé *objectivement* au grand commandement qui résume la loi et les prophètes, ou ne s'en inspire pas à un degré suffisant, alors le péché, certes, abonde au point d'être partout dans le cœur et dans la vie des hommes. Le péché, alors, se manifeste dans tout le cours de l'histoire comme une entité mystérieuse dont l'activité est universelle et ininterrompue, tellement que ses éruptions dans les crimes les plus affreux aux suites les plus lamentables, ne sont, dans cette activité du mal, que des accidents qui y dénoncent simplement la véritable nature de tout le reste.

Mais cette appellation générale du péché a besoin d'être soigneusement qualifiée dans l'application qu'on en fait à des faits très différents et à des situations morales très différentes.

Et il faut oser dire et maintenir résolument que le péché d'origine, de transmission, le *péché-maladie* dû à la solidarité fatale de la descendance, le péché enfin *en ce que, et en tant que*, il demeure *purement objectif*, n'est pas imputable, n'est pas au vrai sens du mot un péché.

Cette imperfection originelle nous apparaît même comme l'essentielle condition de la vie morale à nous connue. Seule, en effet, elle amène et produit les tentations qui sont les conditions et les moyens du progrès de la vie morale. Selon son étendue et sa gravité, elle détermine la nature de ces tentations et la région du monde moral où elles se produiront pour chacun. Et, pour le dire en passant, c'est avec la première de ces tentations, née au premier appel de la conscience, que commencera la vie personnelle, bonne ou mauvaise, de l'individu.

Mais cette imperfection — et avant les tentations auxquelles elle donnera lieu, et dans les intervalles de ces tentations, — il faut bien la distinguer du *péché subjectif*, du *péché rébellion*, du *péché subséquent à une lutte morale* (brève ou prolongée), du *péché commis en révolte consciente contre la loi du devoir*.

§ 6.

Nous invoquons ici à l'appui de notre thèse une déclaration caractéristique de saint Paul.

Cette déclaration paraît opposée, et l'est peut-être, à certains éléments du système religieux de l'apôtre.

Mais elle est si saine, si noblement hardie, que nous n'en rendons que davantage grâce à son esprit et à sa mémoire.

C'est qu' « Il n'y a point de péché là où il n'y a point de loi. »

« Tout ce qu'on ne fait pas avec foi est un péché, » disait-il aussi; et encore: « Que chacun agisse selon qu'il est pleinement persuadé dans son esprit. »

Et à ces dernières sentences de l'apôtre se rattache, comme l'envers d'une étoffe à son endroit, l'affirmation qu'il ne saurait y avoir de mal là où rien n'avertit qu'on fait mal; qu'aucune résolution n'est condamnable que si elle est associée à quelque *persuasion* que c'est la décision opposée qui serait obligatoire, et non celle à laquelle on s'est arrêté.

C'est-à-dire encore: Le seul péché réel, imputable, est un acte de rébellion contre la conscience, car c'est bien là ce que signifie « Il n'y a point de péché où il n'y a point de loi. »

C'est pour cela — je tiens à le dire bien qu'il paraisse étranger à mon sujet, mais comme illustration et affirmation jusqu'au bout d'une pensée essentielle à mon sujet, — c'est pour cela que la vie animale, qui, dit le même saint Paul, « est au commencement, » est moralement innocente.

Cette vie animale, par laquelle nous débutons et a débuté sur la terre le genre humain; cette vie animale qui ne renferme qu'à l'état de *germe* l'élément divin destiné à grandir et à se subordonner tout le reste en le transformant, à sanctifier même la chair en la dominant; cette existence rudimentaire que notre humanité, plus loin encore que l'âge des cavernes, a vécue presque exclusivement pendant des milliers d'années dont le nombre est inconnu, — a beau être égoïste, impure et cruelle. Elle a beau nous apparaître dans ces vieux âges, ou plus près de nous (dans ces couches déshéritées et ténébreuses où elle se

survit) comme un tissu d'odieux péchés objectifs, monstrueusement indignes de la noble créature appelée à devenir fille de Dieu, — elle peut n'être pas en cela plus coupable que l'acte du loup qui mange un agneau pour apaiser sa faim, ou l'acte de l'enfant qui cherche un soulagement à la déchirure de ses fibres sous la poussée de ses dents en mordant le sein de sa nourrice. Elle reste sûrement innocente dans tout ce que ne dénonce pas encore au *primitif* la mystérieuse voix intérieure dont les balbutiements créateurs ne donneront que peu à peu une forme substantielle à ce qui sera, alors, pour lui la catégorie sacrée de tout ce qui est bon, juste et pur.

Que les manifestations brutales de cette vie inférieure puissent être et doivent être (imputables ou non) réprimées, avec ménagement toutefois, par la société qu'elles mettent en péril — d'accord!

Que le devoir élémentaire et impérieux soit de combattre et soumettre le plus possible, en nous et hors de nous, cette vie animale; de travailler, dans l'esprit fraternel du Christ, à éveiller chez ceux que visiblement elle domine, le sentiment et l'attrait d'une vie plus haute et meilleure, — oui encore!

Mais que les hommes, à quelque degré, élevé ou bas, de la vie morale où ils se trouvent actuellement placés, soient coupables de tous les actes accomplis par eux sans conformité parfaite avec les exigences de la vocation humaine, de la vie divine dans sa plénitude, je le nie.

Qu'aux yeux du juste juge la vie des plus bas placés parmi ces primitifs anciens ou actuels offre le même aspect qu'elle a pour l'un de nous les jugeant sans clairvoyance et sans charité, ce qui est souvent la même chose; qu'ils vaillent sûrement moins que tel autre dont l'existence *est en soi* démesurément supérieure à la leur, — qui oserait l'affirmer? Qui l'oserait parmi ceux qui n'oublient pas que Dieu exige davantage de ceux à qui il a confié davantage? Qui l'oserait parmi les disciples de Celui qui avait bien ses raisons en nous recommandant de ne pas juger? Qui sait à quelles impulsions, tendant à l'entraîner plus bas encore, tel misérable a souvent et obscurément résisté? Qui sait quel mutisme pèse sur sa

conscience rudimentaire pour d'innombrables traits de la vocation humaine dont le caractère obligatoire est pour nous l'évidence même?

Que la lumière du Christ rayonnant d'un cœur aimant et pur pénètre une fois de plus au sein des ténèbres; qu'un misérable échappe par la conversion à sa fange morale, compatible peut-être avec les vertus de l'élite il y a quatre mille, ou dix mille, ou vingt mille années, mais dont la vraie nature lui a été révélée pour la première fois par un contact vivant avec le cœur aimant et pur qui s'est abaissé jusqu'à lui; et qu'il regarde ensuite avec horreur tout l'ensemble du borbier où s'est vautrée sa vie passée, — rien de plus naturel!

Mais que, dans une telle vie, les éléments de mal moral purement objectifs et que la conscience n'avait pas dénoncés encore, — puissent être l'objet légitime, — je ne dis pas de la repentance transformation (métanoïa), compatible avec la paix qui passe toute intelligence, — mais du remords qui brûle éternellement, — non pas!

Que Saul de Tarse devenu l'apôtre des gentils, au souvenir douloureux qu'il a méconnu son Maître et poursuivi à mort ses disciples, pousse le cri douloureux que vous savez — c'est bien!

Mais il n'en reste pas moins que Saul de Tarse est essentiellement le même que saint Paul. Le même esprit d'obéissance à Dieu anime l'apôtre dévoué jusqu'au martyre et le pharisien persécuteur jusqu'au supplice d'autrui. Ce qui fait l'unité de l'un et de l'autre, ce qui du pharisien fera sortir l'apôtre, c'est ce qui vaut au premier le beau témoignage à lui rendu par la voix symbolique d'en Haut: « *Il te serait dur de regimber contre l'aiguillon.* » C'est qu'il ne regimbe pas quand la vérité lui apparaît comme dans un éclair. Il obéit à l'aiguillon de la vérité et du devoir. Il accomplit en cela l'acte de liberté le plus fécond de sa carrière. « Sans prendre conseil de la chair et du sang » il change de vie, il rompt avec son passé — au prix de quels déchirements! — au moment où son péché changerait de nature, et lorsque, de victime d'un égarement, il deviendrait criminel par sa volonté. Aussi l'apôtre ajoute-t-il à son humble

confession : « Toutefois j'ai obtenu mon pardon parce que j'ai agi par ignorance, aux jours de mon incrédulité. » Qu'est-ce à dire ? Sinon qu'autrement Saul ne fût pas devenu Paul, et l'apôtre qui était en lui en puissance se fût brisé à ce tournant de sa vie. Qu'est-ce à dire surtout, sinon que sa carrière de persécuteur ne lui eût pas été pardonnée, qu'il fût descendu par là au même niveau que ces autres pharisiens auxquels le Maître adressa un jour la plus sévère déclaration qui soit jamais sortie de sa bouche ?

Vous vous rappelez les circonstances :

Un acte puissant de compassion accompli par Jésus en faveur d'un pauvre malade.

Des pharisiens témoins de cet acte, regardé par tous alors comme surnaturel.

Leur répugnance d'hommes pétris de préjugés, de formalisme, et d'orgueil, à accepter comme l'envoyé de Jéhovah ce docteur débonnaire et humble qui prêche la religion de l'Esprit.

Leurs efforts, sous la pression de cette répugnance intéressée, pour détourner de lui la foule et se dispenser eux-mêmes d'ouvrir leur cœur à sa parole.

Le prétexte qu'ils inventent, malgré le témoignage intérieur déclarant qu'un pareil homme, qui porte si visiblement écrit dans sa vie et sur son visage même « la sainteté à l'Eternel, » ne peut être un allié de Satan.

Cette explication boiteuse, même pour eux : « C'est par Bézébul, le prince des démons, qu'il chasse les démons. »

La réponse foudroyante : « Vous savez bien vous-mêmes qu'une maison divisée contre elle-même tombera ; qu'un royaume divisé contre lui-même sera réduit en désert ; que si Satan chassait Satan, son royaume ne saurait subsister. Votre accusation n'a donc, même pour vous, ni sens ni base. Elle est fautive, et vous savez qu'elle est fautive. Vous ne trompez les autres qu'en commençant par vous mentir à vous-mêmes. C'est là ce qui juge votre opposition, qualifie votre attitude, fait l'infinie gravité de votre conduite. Si vous étiez de bonne foi en accusant à faux le Fils de l'homme, ce ne serait rien. Mais en imposant silence au témoignage de Dieu en vous, vous faites

d'un blasphème, autrement excusable, contre le Fils de l'homme, un blasphème inexcusable contre le Saint-Esprit. Vous en rendrez compte devant Dieu. »

« C'est pourquoi je vous dis : Tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes, mais le péché contre l'esprit ne leur sera point pardonné. Si quelqu'un a blasphémé contre le Fils de l'homme il lui sera pardonné, mais si quelqu'un a blasphémé contre le Saint-Esprit il ne saurait lui être pardonné, ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir. »

Telle est donc la distinction, consacrée par le docteur le plus autorisé qui fut jamais, entre ce que nous appelons pour abrégé *l'imperfection purement objective*, et le *péché subjectif* ou conscient. La seule faute grave, justement punissable, la seule transgression réelle dont l'homme puisse se rendre coupable, le seul péché que menace l'indignation divine, c'est de manquer de sincérité, de faire volontairement le mal, de soutenir le faux en connaissance de cause, de mentir à sa conscience.

Mais cela, Dieu ne le pardonne pas. Dieu ne pardonne pas le vrai péché, subjectif, conscient. C'est une semence confiée au sol toujours fécond du monde invisible et grosse d'une infail-
lible moisson. La justice ne désarme pas. « Ton iniquité te trouvera. » Cette loi est éternelle; elle ne menace pas moins le vrai péché sous l'alliance de grâce que sous l'ancienne dispensation. Elle s'applique à chaque péché, immédiatement et à chaque instant. Il n'est pas nécessaire au fonctionnement de cette loi que s'accomplissent à la lettre et visiblement tous les actes du grand drame, toutes les scènes du grand tableau qui en est la représentation symbolique: Un trône blanc dressé dans les cieux; les vivants et les morts rassemblés devant le Juge; les livres ouverts; le triage entre les brebis et les boucs, entre les bénis du Père et les condamnés aux flammes. C'est dès ici-bas que la bénédiction pénètre les cœurs et que les flammes s'y allument. Le bien voulu et pratiqué au prix du sacrifice unit l'âme à son principe divin, établit sa foi sur le roc, et accroît en elle la vie éternelle. Au contraire le mal sciemment voulu dégrade l'âme, attente à sa paix, obscurcit sa vue de l'invisible, consume une part de sa vie et détruit quel-

que élément de sa communion avec son principe, source pour cette âme de toute force, de toute dignité, de toute harmonie intérieure, de toute joie pure.

Quant à l'imperfection purement objective, elle peut être grave et visible, elle peut l'être horriblement et à tous les yeux, chez un être humain encore voisin des origines de l'espèce ou redescendu à ce niveau dégradé. Elle peut aussi se réduire à d'insaisissables lacunes dans une vie toujours fidèle, toujours ascendante, toujours docile aux appels de l'Esprit, elle peut être, dans ce cas, conclue plus que constatée, plus pressentie qu'aperçue, chez « le plus beau des enfants des hommes, » qui, en communion ininterrompue et croissante avec Dieu, déclare pourtant que « Dieu seul est bon. »

Mais cette subordination morale au Dieu infini, cette infériorité inhérente à qui doit être tenté, à qui est appelé à « croître en stature, en sagesse et en grâce, » cette imperfection-là n'est pas le péché.

CHAPITRE III

L'homme normal.

Que sera, Messieurs, d'après ce que nous venons de voir, l'homme normal?

D'abord ce sera un homme.

Un vrai homme.

Pas un Dieu déguisé.

Pas un étranger à notre terre, venu sur notre terre en être surnaturel, revêtu d'une impénétrable armure, pour y livrer sans risque les batailles de l'esprit.

Pas un combattant invulnérable, qui ne pourrait sans cruelle ironie s'adresser aux hommes comme à ses frères, et les inviter comme tels à marcher sur ses traces, à « discerner par eux-mêmes ce qui est juste, » à pratiquer ce qui est bien, à « être parfaits comme le Père qui est dans les cieux est parfait. »

Mais un homme, né comme un homme, tenté du dedans et du dehors comme un homme, luttant contre le mal comme un

homme, avec les armes que l'homme peut posséder et manier.

Donc il ne sera pas revêtu de la perfection morale objective.

Il y faudrait autre chose que la droiture de la volonté, exigible de tous et suffisant à tout.

Il y faudrait encore l'omniscience ;

Il y faudrait la connaissance infuse et simultanée de tous les devoirs ;

La vue immédiate et complète de ce que chacun doit être en toutes circonstances, dans ses actions, ses paroles, ses sentiments, ses pensées ;

La perception constante et infaillible de tous les rapports qui unissent les hommes, les choses, les institutions, et de toutes les subordinations qui en résultent dans la hiérarchie des obligations.

L'homme normal ne possèdera pas d'emblée cette science.

Il pourra en acquérir beaucoup, s'y élever bien haut.

Car en lui s'accomplira merveilleusement cette loi du progrès dans la connaissance proclamée par les prophètes du plus grand peuple religieux qui fut jamais : « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent et sa justice pour la leur donner à connaître ;... l'entrée de ses paroles illumine et rend les plus simples intelligents ; »

Mais cette science du bien, il aura à l'acquérir.

Il apprendra de jour en jour des hommes, des choses, des livres, surtout de Dieu par la communion croissante avec l'Esprit.

Il apprendra. Il désapprendra aussi. Il devra plus d'une fois, oublier, changer ses plans, corriger ses jugements, modifier ses vues.

Pour l'accomplissement de l'œuvre à lui assignée, il pourra disposer d'une force, d'une pénétration, d'une souplesse, d'une étendue d'esprit extraordinaires.

Par suite, il saura dans ses entretiens aller droit à la substance des choses et au sens des institutions, saisir d'emblée

dans les règles rituelles ou morales les principes immuables qui tour à tour font la valeur des règles ou en commandent l'abolition : « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. Si vous saviez ce que signifie cette parole: Je veux miséricorde et non sacrifice, vous ne condamneriez pas ceux-ci, qui ne sont point coupables. Ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui peut le souiller, mais ce qui sort de lui. »

Il tranchera d'un mot souverain la rivalité entre Jérusalem et Garizim :

« Dieu est esprit, il faut l'adorer en esprit et en vérité; le reste ne compte pas. »

Il réduira au silence une secte matérialiste en faisant jaillir d'une expression familière et banale pour elle une révélation d'immortalité: « Il est écrit: Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, or Dieu n'est pas le Dieu des morts mais le Dieu des vivants. »

Il pourra joindre ainsi à un degré qu'admireront les maîtres de la pensée dans tous les temps ce que l'un d'eux appellera « l'esprit de finesse à l'esprit géométrique, » l'extrême rigueur dialectique à l'intuition directe la plus pénétrante; imposer mainte conception de son esprit au monde à venir; marquer de son empreinte des langues encore à naître; faire par exemple que partout désormais les dons de la nature et de l'art s'appellent des *talents*, c'est-à-dire des *valeurs* à faire fructifier, et que partout on traite d'hypocrites, ou *porte-masques*, les faux dévots.

Mais, dans l'homme normal, la force de l'esprit, le génie du penseur, ne sera pas l'essentiel.

Il pourra aussi posséder une sensibilité puissante et exquise, qui fera des rapports avec lui un charme, de son contact sympathique une suggestion miraculeuse de paix, d'amour, de santé physique et morale, capable de soulager bien des souffrances et de guérir bien des maux; de sa parole une source intarissable de poésie tour à tour tendre ou enflammée.

Mais cela encore ne sera pas l'essentiel.

Il pourra enfin venir au monde dans des conditions exceptionnellement favorables à l'apparition en lui d'un être moral hors ligne.

Il pourra recueillir, du fait de son origine, dans des proportions ailleurs inconnues, un immense et double avantage :

Bénéficiaire d'abord de l'*hérédité*, qui transmet mystérieusement en tendances épurées et fortifiées au descendant d'une race de choix les biens spirituels obscurément amassés dans une longue suite de générations fidèles ;

Bénéficiaire aussi et surtout de la *variabilité* dans l'hérédité, qui est l'autre facteur, plus mystérieux et plus nécessaire encore, de l'amélioration et de l'exaltation des types vivants.

Ainsi sa naissance pourra être comme l'éclosion de la plus noble fleur humaine sur une branche choisie parmi les rameaux les plus vivants d'un peuple élu.

S'il doit être tenté — comme il faut qu'il le soit, pour devenir le véritable « Israël, vainqueur des hommes et de Dieu » — un champ spécial, approprié à sa haute nature et à ses dons magnifiques, sera assigné à son activité morale.

Pour lui la « zone dangereuse » sera placée bien haut dans le champ indéterminé du possible.

Non seulement il habitera une sphère inaccessible aux tentations ignobles et basses qui agissent sur le vulgaire, mais il y sera aussi, du fait de sa nature *initiale*, supérieur sans difficultés et sans luttes à maintes tentations qui assiègent les plus grands.

Par l'exaltation de son commencement il aura, à un degré unique, pour lot glorieux et terrible la solitude des grandes âmes.

Dans la région sublime où lui seront adressés les appels de l'esprit, il sera seul à les entendre, seul à y répondre, seul à « fouler au pressoir, » seul à soutenir ses luttes déchirantes et à répandre sa sueur de sang.

Et faute de pouvoir le suivre et le comprendre à ces hauteurs où leur regard ne porte pas, dans la stupeur aussi où les aura plongés sa familiarité inouïe à appeler Dieu son Père, ses

disciples en viendront vite à le croire soustrait à toute réelle tentation, revêtu d'une nature extra-humaine, et conçu dans le sein d'une vierge par l'engendrement du Saint-Esprit.

Et néanmoins, pas plus que son éloquence, et son génie, et tous les dons extraordinaires de son esprit et de son cœur, cette hauteur et cette pureté initiales de sa nature morale ne seront pas, dans l'histoire et dans l'image de l'homme normal, l'essentiel.

L'essentiel en lui, ce sera cette chose si simple et si élémentaire, mais si importante, si constitutive de notre grandeur, si auguste et divine quand elle est bonne, la seule qui compte pour le Juge, la seule qui réjouisse ou indispose le Père, la seule qui élève ou qui dégrade, la seule qui constitue la sainteté ou le péché, *l'usage qu'il fera de sa liberté.*

L'essentiel, ce sera la droiture inflexible de sa volonté;

Ce sera la franchise de sa résolution, toujours maintenue, toujours renouvelée, d'obéir à la voix intérieure qui commande l'obéissance au prix du sacrifice.

Ce sera le parti pris de faire tout le bien qu'il verra, de ne s'accommoder d'aucun mal, de ne subir aucune déchéance, de lutter victorieusement et à tout prix, avec l'aide toujours accessible de Dieu, contre toutes les tentations qu'il pourra rencontrer sur sa route.

Là sera la raison, nécessaire et suffisante, de la paix de Dieu qu'il goûtera sans interruption, de sa possession croissante de la communion divine et de tous les biens qui l'accompagnent.

C'est là ce qui l'élèvera jusqu'aux plus hauts sommets de la vie, ce qui fera de lui le véritable héros de la sainteté, le porte-étendard que tiendront à honneur de suivre tous les combattants de l'esprit épris de leur vocation humaine.

C'est là enfin ce qui fera de lui l'homme normal, et l'homme normal, ce sera Jésus de Nazareth, l'homme approuvé de Dieu, « le fils de Dieu vivant selon l'Esprit de sainteté. »
